

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 1 (1863)
Heft: 26

Artikel: Les Butterfly : scènes de la vie des Etats-Unis : [suite]
Autor: Assollant, Alfred
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-176638>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 03.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

LITTÉRATURE NATIONALE — AGRICULTURE — INDUSTRIE

PRIX DE L'ABONNEMENT (franc de port).

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

Tarif pour les annonces : 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Des portefaix-commissionnaires à Lausanne.

Plusieurs de nos lecteurs ont sans doute entendu parler des *portefaix-commissionnaires* de Genève, dits *Cormorans*; ils ont été pendant quelques jours les héros de la ville et ont même donné sujet à un drame en cinq actes et sept tableaux, honneur qui, soit dit en passant, ne les a rendus ni plus fiers ni moins serviables que d'habitude. Expliquons en quelques mots l'organisation de ce corps, qui rend de véritables services à la population genevoise, tout en étant pour la société qui l'a constitué une source de revenus modestes mais réguliers. Les *Cormorans*, puisque ce nom ne leur déplaît pas, sont disséminés dans toute la ville au nombre d'une quarantaine environ, et reconnaissables à un uniforme simple, mais parfaitement approprié aux travaux qui les attendent.

A la disposition du premier venu qui requiert leurs services, ils font des commissions, portent des bagages, paquets ou fardeaux quelconques, travaillent dans l'intérieur des maisons, font des chargements et déchargements, etc., etc., le tout pour un prix modique fixé par l'administration. Pour porter une valise d'un bout à l'autre de la ville, ils reçoivent *trente centimes*. Lorsque vous n'avez plus besoin des services du portefaix,

vous lui remettez la somme fixée, et lui, à son tour, vous donne en échange un bulletin portant son numéro, pour le cas où vous auriez une réclamation à faire à la société à son sujet. Ces bulletins servent aussi à contrôler les recettes des portefaix. Chaque jour ils en reçoivent un certain nombre au bureau de la société, et chaque soir ils doivent les rendre ou à leur défaut les valeurs différentes qu'ils représentent.

En présence d'une organisation pareille, on est amené tout naturellement à se demander s'il serait impossible d'établir à Lausanne un corps de ce genre, et si la population tout entière ne serait pas satisfaite d'avoir constamment sous la main et dans toutes les occasions des hommes actifs, honnêtes, disposés à servir qui les demande pour un instant, pour une heure, pour un jour, moyennant une rétribution modérée. Combien de personnes dans notre ville, n'ayant pas de domestiques hommes, seraient enchantées d'en avoir à leur portée chaque fois que la nécessité s'en ferait sentir.

On m'objectera peut-être que nous possédons déjà un corps de portefaix, en me citant ceux de la gare, qui ont ce titre inscrit sur les grosses plaques de laiton servant de cocardes à leurs casquettes, mais je répondrai que ces messieurs ne font que le service de la gare à la ville et vice-versa; de plus, qu'ils stationnent toujours réunis au même endroit, et qu'enfin on

FEUILLETON

LES BUTTERFLY

SCÈNES DE LA VIE DES ÉTATS-UNIS.

— Admirable! et tu crois que l'opinion publique se soucie de toi! Tu sais bien que le peuple aime la justice quand elle ne lui coûte rien. Dès qu'on saura que Bussy n'en veut qu'à toi seul, et qu'il est assez fort pour te perdre, tu seras perdu et déshonoré.

— Voyons, dit Samuel, ce n'est pas pour le plaisir de m'effrayer que vous me faites toutes ces menaces. Où voulez-vous en venir?

— Ah! nous nous entendons enfin, mon brave homme! Tu as une fille à New-York.

— Vous la voulez en mariage? dit Samuel. Eh! que ne parliez-

vous plus tôt, je vous l'aurais donnée de grand cœur, mais sans dot, vous savez?

— Prends-tu mon ami pour un pingre de ton espèce? s'écria Roquebrune. Bussy est amoureux de ses beaux yeux, et non pas de sa dot.

— Eh bien! je leur donne ma bénédiction; mais Cora voudra-t-elle de lui? Elle m'a dit qu'il était ruiné.

— C'est une épreuve qu'il a voulu lui faire subir. Bussy a plus de deux millions de dollars en bonnes terres de France.

— Et cette sottise l'a refusé?

— Ce n'est pas un jugement sans appel, dit le Canadien.

— Mais votre ami n'en est-il pas offensé?

— Lui! point du tout. C'est la modestie même. Il est d'ailleurs fort économe, et j'ai cru m'apercevoir qu'il était bien aise que miss Cora aimât l'argent autant que lui. C'est une passion si naturelle et si noble!

— N'est-ce pas? dit le vieillard. Cela fait hausser les épaules de voir de petits jeunes gens parler avec dédain de ce qui fait

ne saurait que leur offrir pour les satisfaire.

En terminant ces lignes nous hasarderons une idée en souhaitant que d'une façon ou d'une autre elle fasse son chemin. L'administration communale est partagée entre deux désirs légitimes qui se combattent forcément quelquefois, à savoir celui d'embellir la ville, d'y augmenter les services d'utilité publique, et d'un autre côté celui de ne pas grever son budget par de nouvelles charges. Or, il nous semble que si la commune prenait en mains l'établissement d'un corps de portefaix-commissionnaires semblables à ceux dont nous parlons, elle s'assurerait une nouvelle source de revenus, tout en rendant un service incontestable à ses administrés.

H. R.

Une fête villageoise.

Lorsqu'on a été élevé à la campagne, au milieu de nos paysans, et qu'après plusieurs années de séjour à la ville, on va se retremper de temps en temps dans cette vie rustique, on éprouve un plaisir qu'ignorent ceux qui n'ont jamais mangé le pain bis et dîné à l'ombre d'une haie, aux moissons, ou assis sur une charrue à demi renversée au bord du sillon, en automne.

Nous avons voulu nous retrouver dernièrement quelques instants avec nos amis de la campagne, dans un des beaux villages situés au pied du Jura. C'était à l'occasion d'une fête qui les réjouit chaque année, le jour de l'Ascension. La bourse communale consacre à cet effet une certaine somme qui est répartie en prix aux meilleurs tireurs de l'endroit.

A midi le tambour battait. Quelques vieillards attendaient, accroupis au soleil, l'heure de la réunion sur la place. Les jeunes garçons tiraient, à l'écart, avec des boîtes de fonte, et les filles qui préparaient leur toilette écartaient légèrement le rideau de la croisée tout en ramenant sur leur sein leur gracieux mantelet de toile écrue. Bientôt arrivèrent les tireurs avertis par le son de la caisse. Rien de plus curieux que les armes et les costumes qui voient le jour en cette occasion. De vieux grognards portent avec fierté leur carabine de 30 ans

dont le calibre peut loger une orange, puis, suspendus en sautoir, la grosse corne à poudre, le maillet pour enchasser la balle et tous ces accessoires volumineux que la nouvelle ordonnance tend à faire disparaître. Nous nous souvenons avoir vu, il y a peu d'années, à la même fête, une de ces anciennes carabines à silex dont le feu de l'amorce faisait reculer de vingt pas toute la jeune génération peu habituée à ces explosions. Quant aux costumes, on y voit figurer encore quelques shakos dont le fond creusé en forme d'assiette reçoit, les jours de pluie, plusieurs litres d'eau; rien d'amusant comme de voir rouler à terre, dans les rixes qui surviennent quelquefois entre les soldats, ces énormes coiffures retentissant sur le pavé et laissant échapper de leur sein une pipe, un paquet de tabac, un mouchoir de poche, une brosse, une boîte d'allumettes et une foule d'autres objets s'y trouvant parfaitement à l'aise, mais qui forcent celui qui en est coiffé à garder un parfait équilibre, afin d'éviter la chute bruyante de ce monument militaire, dont le poids laisse sur le front un cercle bleuâtre pendant plusieurs jours.

Nous pourrions encore parler de ces habits à l'ancienne coupe, dont les basques forment un x à chaque balancement de la marche; mais laissons ces curiosités d'armes et de costumes par respect pour la vieillesse, qui y est encore sincèrement attachée, et reprenons notre récit. — La place publique s'anime, les tireurs se rassemblent, le commis d'exercices s'avance d'un pas mesuré et organise le cortège. La musique destinée à la danse du soir se place en tête, on double les rangs, non sans quelques tiraillements avec les conscrits, et l'on part aux sons de la fanfare. Les femmes et les enfants forment la haie sur le passage du cortège, qui se rend au stand, assez éloigné du village pour qu'on puisse jouir, pendant le trajet, de la beauté des vergers et des champs, de cet air pur qui égaye et allège l'esprit en nous faisant éprouver ces impressions douces que ne procurent point les plaisirs recherchés de la ville.

L'arrivée au stand est charmante; les rangs se rompent, le bureau du tir s'installe, les tireurs se répartissent

le bonheur de la vie, de cet argent, le seul ami qui ne trahisse jamais.

— A propos, dit Roquebrune, croyez-vous qu'on nous donnera deux millions de dollars pour indemnité?

— Indemnité de quoi?

— De notre forêt dévastée.

— Vous êtes fou, dit le vieux Butterfly: vous n'aurez ni deux millions de dollars ni un seul cent. N'aurez-vous pas Cora?

— Sans doute, nous aurons Cora; mais ce n'est pas tout. Croyez-vous par hasard, mon cher monsieur Butterfly, que nous voulons passer la vie à filer le parfait amour? C'est bien assez que nous ne demandions pas de dot à votre charmante fille! Miss Cora est un vrai diamant; mais, entre nous, sa beauté est à son apogée et ne peut plus que décliner. Dans deux ans, elle sera presque laide... Parlons sérieusement, reprit Roquebrune. Vous avez pris la forêt de mon ami Bussy sans sa permission; il a dans les mains de quoi vous ruiner, et il vous ruinera, soyez-en certain, si vous refusez ce que je vous propose. Vous avez une fille charmante,

miss Cora, la plus belle personne de New-York, qui devrait être mariée, et qui ne l'est pas. Attend-elle un lord anglais ou un prince russe? Je ne sais. Avant peu, elle vous retombera sur les bras. Faites une bonne affaire et une bonne action. Par bonheur, vous avez trouvé un homme de cœur, immensément riche, qui l'aime, et qui en sera aimé dès qu'elle connaîtra le chiffre de sa fortune. Cet homme est celui-là même que vous avez dépouillé, et qui peut vous ruiner. Faites-lui rendre, sinon son bien, ce qui n'est pas possible, du moins une indemnité suffisante, quatre cent mille dollars, par exemple. Vous êtes assez puissant pour faire payer cette somme aux habitants de Scioto. Donnez-lui votre fille en mariage: ces quatre cent mille dollars seront sa dot. De cette façon, le public payera vos dettes, et tout le monde sera content. Cet arrangement vous plaît-il?

— Parfaitement, dit Samuel après un instant de réflexion; mais je veux pour ma part cent mille dollars, et cent pour celle de Cora.

(La suite prochainement.)